

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

IX

Un moment d'effroi.—Une fête sanglante.—Retour au Niger: Marché d'esclaves à Igbébé.—Une attaque.—Le code pénal à Bida.—Retour au pays.

**L**E surlendemain de mon arrivée à Ogbéri, espérant trouver quelque repos, je m'étais, vers huit heures du soir, étendu dans mon hamac, lorsque Ben-Ali me vint avertir qu'Oputa demandait à me parler.

En effet, Oputa se présenta aussitôt. En lui serrant la main, je crus remarquer que son air trahissait de la gêne et de l'inquiétude ; mais je ne m'en préoccupai pas autrement. Il venait m'annoncer que Zumbade allait, la nuit, célébrer en l'honneur de l'homme blanc une grande fête à laquelle j'étais instamment prié d'assister.

—Très volontiers, répondis-je.

Et, quittant mon hamac, je m'acheminai avec lui vers la demeure du roi, que déjà une multitude d'indigènes entouraient. Zumbade nous accueillit avec les marques d'une vive satisfaction, et nous offrit le vin de palme et le kola, tandis qu'à la foule, ses gens distribuaient du gin et du rhum. Les libations finies, nous nous dirigeâmes tous ensemble vers le théâtre de la cérémonie, situé proche de la ville.

La nuit était radieuse, la lune dans son plein, et ses rayons projetaient au loin sur la plage les reflets les plus fantastiques.

Qu'allait-il se passer ?

Près des sièges qui nous étaient réservés, je vis avec une secrète horreur un billot, à côté duquel se tenait un nègre de haute stature, un sabre énorme à la main, dans l'attitude du bourreau qui attend la victime.

Quelle était cette victime attendue ?

Et, me rappelant la contrainte d'Oputa, les sourires cruels de Zumbade, je me demandais si je n'allais pas être l'objet de quelque monstrueuse trahison.

Autour de moi, pas une figure amie : Ben-Ali était demeuré en arrière avec ma carabine ; pour armes, j'avais mes revolvers, qui pouvaient retarder mon trépas, mais non point l'empêcher ; j'étais environné de hideux sauvages qui, gorgés de vin et de rhum, dansaient une furieuse sarabande.

Ma position me semblait fort critique et j'étais résolu à vendre chèrement ma vie, quand j'aperçus à quelque distance de nouveaux arrivants. Tout d'abord je ne les distinguai pas de la foule qui gambadait et hurlait autour d'eux ; mais bientôt je vis des mollahs, prêtres-féticheurs, qui escortaient des malheureux nègres enchaînés, entièrement nus.

Je compris alors à quelle espèce de fête on m'avait convié : c'était bel et bien à un sacrifice humain.

Révolté de ce spectacle, je dis à Oputa :

—Penses-tu que je vais rester ici ! Tu sais que nous autres, blancs, nous réproprons ces atrocités. Pourquoi m'as-tu trompé ainsi ? Je te quitte.

—Prends-y garde, répliqua-t-il. Souviens-toi que tu es entré dans les Etats de Zumbade à son insu, ne l'outrage pas en fuyant une cérémonie qui, pour lui, est chose sacrée.

—Eh bien ! dis-lui que l'homme blanc implore la grâce de ces infortunés.

—Impossible, me répondit-il.

—Dis-lui que je les lui achète !

Un instant je me flattai de réussir. Il n'en fut rien. Par un signe du roi, les têtes voltigèrent autour du billot.

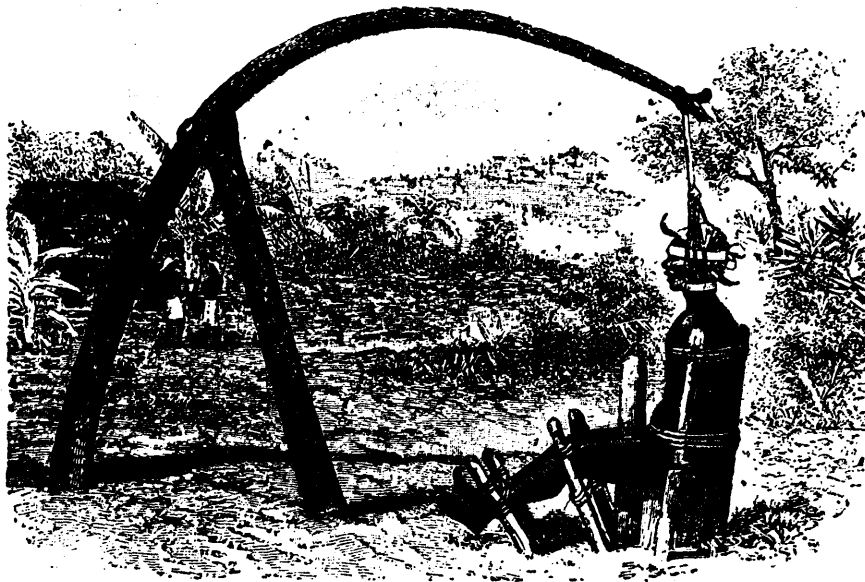
Il se passa une scène qui ne s'efface pas de la mémoire : Hommes, femmes, enfants se ruèrent autour des cadavres et se mirent à danser une ronde effrénée, qu'accompagnait une musique sans nom. Des flûtes en bambou, des gourdes trouées, le tam-tam, le tambourin, d'impossibles instruments à cordes unissaient leurs accords criards ou plaintifs à la voix de rogomme des hurleurs ; de la main, Zumbade battait la mesure, en proie au plus vif contentement.

Et la lune éclairait ces odieuses saturnales, que, par leurs reflets rougeâtres, des feux allumés aux alentours faisaient ressembler à quelque drame emprunté de l'enfer.

Je m'en allai au plus tôt, révolté et honteux d'avoir été témoin d'une semblable monstruosité, et je ne cachai point à mes hôtes ma colère et mon profond dégoût.

Le lendemain, comme j'informais Oputa de mon projet de départ, il m'apprit la fin de ses pourparlers avec Zumbade, et m'offrit de me reconduire au Niger, ce que j'acceptai avec empressement.

Il nous fallut cinq jours pour atteindre Igbébé, point confluent du Bénoué et du Niger, et l'un des principaux marchés d'esclaves de toute cette région. Ce spectacle est certainement la chose du monde la plus désolante. A l'instar des bêtes de somme, des hommes, des femmes, des enfants y sont publiquement exposés tout nus, sous les yeux des amateurs, au gré des plus offrants.



Congo.—Supplice de la décapitation, d'après un croquis communiqué par le R. P. Augouard.—Voir page 277.

Le marchand fait de son mieux valoir leurs qualités, et l'acheteur les soumet à tour de rôle à l'examen le plus minutieux et le plus cynique à la fois. Entre autres choses, il leur ouvre la bouche, comme nos maquignons font des chevaux, afin de s'assurer de l'état de leurs dents, et c'est là, paraît-il, un point capital. Il est vrai que les tristes créatures, objets de cette inspection, s'y prêtent sans rechigner le moindre instant, comme s'il n'était rien de plus simple et de plus naturel. Pauvre nature humaine, au fond de quel abîme tu peux descendre !

Bien entendu, les prix varient selon l'âge, le sexe, la force, la beauté du sujet : les jeunes gens robustes, bien constitués, se vendent de 700 à 1,000 francs. Les jeunes filles de belle complexion sont recherchées à 500, 600, voire même 800 francs, valeur en marchandises, cela se comprend. Les enfants en valent 200, 100 et moins encore : on en achète de très jeunes, que l'on soumet aux ciseaux des eunuques et que l'on réserve pour les sérails d'Orient. Comme bien on pense, il règne parmi eux une grande mortalité, et sans exagération il est permis de l'estimer à 80 pour cent.

C'est à Igbébé que définitivement je me séparai d'Oputa. En le quittant je le remerciai de tout cœur de ses services, et lui fis cadeau d'une carabine et d'un revolver dont il parut ravi, en retour desquels il me remit plusieurs présents.

D'Igbébé à Lokodjâ, il n'y a que la largeur du Niger. Je m'y rendis, afin de m'embarquer sur un petit vapeur, l'Edgar, de la compagnie An-

glaise, qui précisément descendait le fleuve. Un incident faillit compromettre mon retour. L'Edgar déchargeait des tonnelets de rhum et, vers le soir, des Igbirriens en volèrent deux. Quand, le lendemain, on les somma de les restituer, il s'en vinrent en foule nous assaillir à coups de flèches. Par bonheur, les habitants de Lokodjâ intervinrent, et, à la suite de longs palabres, les décidèrent à cesser les hostilités.

Je dus à cette circonstance d'apprendre l'étrange code pénal qui régit cette contrée, dépendante du roi de Bida. Aux termes des coutumes en vigueur, quand le larron restitue le vol ou en paie l'équivalent, il n'encourt aucune peine ; mieux que cela, on le tient pour un adroit compère, on l'admire, et, à l'occasion, on lui demande des conseils. Que si, au contraire, il ne fait ni l'un ni l'autre, on lui coupe la main gauche ; le pied droit s'il y a récidive, et la main droite s'il en est à son troisième larcin. Par là même, incapable de pourvoir à ses besoins, il devient l'hôte et le commensal du roi, qui est obligé de le nourrir et de le loger à l'entrée de sa demeure.

Etrange code pénal !

Nos agresseurs furent condamnés à payer à la Compagnie africaine cinq cents sacs de cavris, soit une valeur d'à peu près cinq cents livres sterling (12,500 francs), qu'ils solderont apparemment en tonneaux d'huile de palme ou en défenses d'éléphants.

L'incident vidé, nous levâmes l'ancre, et notre descente du Niger s'effectua sans nouveaux incidents. Je gagnai alors Lagos, sur la côte du Dahomey.

Je ne pensai donc plus qu'au retour, et m'embarquai à Lagos sur le steamer *Roquelle*, à destination de Liverpool. Après avoir touché aux différents points commerciaux de la côte, fait escale aux îles Canaries et à Madère, et posé un instant le pied en Angleterre, je revis enfin le continent européen et ma patrie.

Durant tout mon voyage, je n'avais eu aucune forte atteinte de fièvre, aucune de ces affections qui déjà ont coûté la vie à tant d'autres voyageurs. Contre toute attente, le climat de l'Afrique m'avait généreusement épargné.

En dépit de mille privations, de mille dangers, malgré les rigueurs d'un ciel de feu, malgré les miasmes pestilentiels, les moustiques, les insomnies, les tracas de toutes sortes, malgré les ennuis, les lenteurs, les contre-temps causés par l'exiguïté de mes ressources ; en un mot, malgré toutes les misères dont est semée la vie d'un explorateur en Afrique, ma santé n'avait subi aucune atteinte sérieuse. Profondément ému de ce bonheur inespéré, je revenais l'âme allègre en bénissant le ciel de m'avoir permis de retrouver sains et saufs, eux aussi, sur la plage du retour, mes parents, mes amis et tous ceux que j'aimais.

ADOLPHE BURDO.

FIN

LE SUPPLICE DE LA DÉCAPITATION AU CONGO

Nous détachons le passage suivant d'une lettre du révérend Père Augouard, missionnaire, adressée au révérend Père Carrie, préfet Apostolique du Congo :

Je profite de ce jour de repos pour parcourir le pays et prendre des renseignements. C'est la tribu des Bejansis qui s'étend jusqu'ici et dont les mœurs ressemblent à peu près à celles des autres tribus. A les voir en foule autour de vous, on dirait les gens les plus pacifiques de la terre ; mais, à la moindre occasion, leur férocité éclate et il faut sans cesse se tenir sur ses gardes. Ils font des sacrifices humains et ont une